

L'enfance à travers quelques pages de littérature

Lire, c'est se tourner vers soi-même, c'est retrouver ce qu'on a été, à travers les mots proposés par l'écriture des autres. Alors émerge l'enfance, l'origine de tout ce qui compte dans notre vie. Lire les récits d'enfance, lire des pages qui suscitent une réflexion sur les rapports de l'enfant et de l'adulte, c'est se tourner vers l'avenir, c'est imaginer comment seront les hommes. De Rabelais aux romanciers du XX^e siècle, nous captions au fil des pages des échos de nos préoccupations.

Comme Rousseau, Sartre ou Sarraute, nous avons besoin de retrouver notre enfance pour mieux nous connaître. Rousseau écrit ses *Confessions* afin de se justifier au moment où il a lui-même abandonné ses enfants, mais aussi afin de comprendre pourquoi il connaît un sentiment profond d'injustice. L'incompréhension dont adulte il se sent victime a très tôt marqué sa vie puisqu'il retrouve ce souvenir de l'épisode du peigne cassé, incident dont il fut accusé à tort : la mise en accusation de l'enfant fut violente et ne peut être oubliée. Le souvenir de Sartre qui perdit son prestige en sacrifiant chez le coiffeur ses belles boucles blondes est tout aussi douloureux mais cet incident donne une orientation nouvelle aux activités de l'enfant qui se met alors à écrire pour conserver son prestige aux yeux des adultes. En remontant à la source de ces divers courants qui constituent une personnalité, chaque auteur imprime aux souvenirs d'enfance une couleur particulière constituée de toutes les expériences vécues de l'adulte. L'autobiographe en essayant de se retrouver enfant, reconstitue une image biaisée par sa subjectivité. Ainsi, Rousseau se pose en défenseur de l'injustice et donne une belle unité à son projet dont il trouve l'événement fondateur dans cette aventure du peigne cassé. Sartre dont la notoriété est acquise quand il rédige *Les Mots* aime à révéler comment lui vint le goût de l'écriture, sorte de revanche d'un enfant en quête de reconnaissance. Mais, à ce désir de construction de sa propre vie se mêle aussi une inévitable pudeur, qui touche parfois à la coquetterie : comment parler de l'enfance en termes si sérieux qu'ils peuvent renvoyer une image dévalo-

risante et aboutir à l'effet inverse de celui que recherche l'autobiographe ? Qui n'a pas déjà reconnu dans les yeux de ceux à qui on raconte nos exploits d'enfant, un brin d'ennui ou de moquerie à l'égard de ces enfantillages auxquels il ne faut pas accorder trop d'importance ? C'est pourquoi il est de bon ton de prendre du recul dans ces récits, de manifester son humour comme le font J. P. Sartre ou N. Sarraute. Sartre suggère qu'il n'était qu'un imposteur, un voyageur sans billet qui trompait les contrôleurs de son existence d'enfant : ce prétendu don pour la littérature n'était qu'une posture hypocrite qui l'a contraint à écrire durant toute sa vie, sans pouvoir exercer un véritable métier ! Sarraute assure cette distance avec ses souvenirs grâce à l'utilisation d'un récit dialogué entre deux faces de sa personnalité, l'une proposant des souvenirs souvent embellis, l'autre critiquant féroce ce défaut d'objectivité. Proust emprunte une autre voie qui lui permet aussi de mettre à distance ses souvenirs tout en analysant leurs influences sur sa personnalité : il a choisi la fiction romanesque qui plonge le lecteur dans la vie d'un narrateur à la recherche de son passé. C'est ainsi que les variations de la sensibilité du petit Marcel dans ses relations avec sa mère sont une représentation où se superposent imaginaire et vécu : divers épisodes se juxtaposent pour mettre en lumière les ambiguïtés d'une personnalité dont le lecteur ne comprend la cohérence que dans le dernier volume ; comme chacun pourrait le faire à certains moments, le narrateur dresse le bilan de sa vie en rapprochant des événements éloignés dans le temps. Ces pages de littérature nous invitent à nous tourner vers notre enfance à la fois pour retrouver une continuité dans notre vie parfois ballottée entre des objectifs contraires, mais aussi pour rendre leur juste valeur à des épisodes qu'on a jugés importants et dont il est nécessaire d'amoindrir le rôle pour poursuivre vers l'avenir.

Lire des pages sur l'enfance conduit aussi à réfléchir de manière plus générale sur les spécificités de cette tranche de vie, qui lorsqu'elles sont cernées conduisent à élaborer un projet éducatif. En effet, l'enfant est un homme à venir dont on apprécie les qualités parce qu'on peut le former à l'image de ce qu'on espère. De Rabelais à Sarraute, les figures d'enfant se caractérisent par leur naturel, leur spontanéité et leur franchise. Rabelais vante chez le nourrisson la prééminence des sensations qui en font un être capable de jouir des plaisirs sensuels et simples : boire, manger, jouer avec ses doigts, écouter de jolis sons. La petite fille dépeinte par Sarraute dit ouvertement son amour à son père, se réjouit d'un ballon que ce dernier lui donne et, son ballon tenu fermement, accède à un bonheur complet. L'adolescente Cécile, personnage du roman de Choderlos de Laclos *Les liaisons dangereuses*, découvre avec un étonnement sincère combien les caresses de son amant lui sont agréables. Néanmoins, cette ouverture au monde comporte des dangers : l'enfant est soumis à toutes les tentations et les adultes mal intentionnés savent en tirer profit. Cette fragilité de l'enfant est perçue dès le XVIII^e siècle par des auteurs qui ont été sensibles à la préservation des hommes les plus faibles de leur époque. Rousseau qui a réfléchi au respect des droits de l'individu dans ses œuvres philosophiques analyse avec sévérité les rapports que les adultes éducateurs autoritaires entretiennent avec les enfants ; sans attendre les justifications possibles des deux enfants mis en accusation, ils imposent une punition sévère, des coups de fouet donnés à deux innocents qui

ne peuvent que se révolter en criant en latin le soir dans leur chambre : « bourreau, bourreau ! » Choderlos de Laclos met en évidence dans son roman la vulnérabilité des jeunes filles qui sortent du couvent sans armes pour se préserver dans la société perversie de l'époque. Cécile se voit trompée et manipulée par deux adultes qui lui font miroiter les plaisirs infinis de la vie libérée. Un seul remède pour éviter ces perversions de l'innocence, l'éducation. Montaigne et Rabelais, poussés par leurs aspirations à un monde pacifié, ont médité sur les façons de former l'enfant pour en faire un adulte équilibré, au jugement juste, adapté à son temps. Leur vision de l'enfant stimule notre imagination car ces deux auteurs ont su l'un par sa verve et sa fantaisie, l'autre par des images originales qui rendent les idées plus percutantes, proposer des solutions toujours pertinentes aux difficultés de l'éducation. Ayons soin de former à la fois le corps et l'esprit, n'oublions pas la nature propre à chacun, adaptons-nous aux enfants, sachons stimuler leur curiosité, évitons d'imposer des principes non justifiés et proposons-leur de les guider dans une réflexion personnelle. Que de propositions pour l'avenir nous livrent ces auteurs qui ont écrit ces pages il y a près de six cents ans ! Riches aussi d'enseignement sur les caractères de l'enfant sont les poèmes écrits par un poète tout jeune, Rimbaud qui dans un des textes d'*Illuminations* fait l'éloge des capacités imaginatives : vives dans les premières années de la vie, elles sont ensuite étouffées par les obligations et les règles sociales. La lecture de ce poème nous rappelle leur importance.

Lire ces pages sur les enfants d'autrefois et rencontrer l'étrangeté de mots oubliés, c'est difficile mais c'est aussi la richesse de textes qui nous contraignent à une lecture sans cesse reprise, incertaine parfois et finalement réfléchie.

Rabelais, *Gargantua*, VI, 1534

L'enfant, un être sensuel

Rabelais raconte les premiers mois de la vie de Gargantua, géant à l'appétit extraordinaire.

En cet état passa jusques à un an et dix mois, onques temps, par le conseil des médecins, on commença le porter, et fut faite une belle charrette à bœufs par l'invention de Jehan Denyau. Dedans icelle on le promenait par-ci par-là joyeusement ; et le faisait bon voir, car il portait bonne trogne et avait presque dix et huit mentons ; et ne criait que bien peu ; mais il se conchiait à toute heure, car il était merveilleusement flegmatique des fesses, tant de sa complexion naturelle que de la disposition accidentelle qui lui était advenue par trop humer de purée septembrale. Et n'en humait goutte sans cause, car, s'il advenait qu'il fut dépité, courroucé, fâché ou marri, s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant à boire l'on le remettait en nature, et soudain demeurait coi et joyeux.

Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa foi, que de ce faire il était tant coutumier, qu'au seul son des pintes et flacons il entraît en extase, comme s'il goûtait les joies de paradis. En sorte qu'elles, considérant cette complexion divine, pour le réjouir, au matin, faisaient devant lui sonner des verres avec un couteau, ou des flacons avec leur bouchon, ou des pintes avec leur couvercle, auquel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-même se berçait en dodelinant de la tête, monocordisant des doigts et barytonnant du cul.

Pourquoi cette lecture ?

- Lire cette page parce qu'elle évoque l'importance du corps dans la construction de l'identité.

Traditionnellement, on oppose Rabelais à Montaigne en ce qui concerne l'éducation des enfants : l'un a montré que l'on devait faire acquérir à l'enfant le savoir le plus complet possible, l'autre a souhaité que la formation du jugement et non l'accumulation des connaissances soit l'objectif du maître. Mais les deux penseurs

se rejoignent dans leur désir de développer toutes les capacités de l'homme, non seulement sur le plan intellectuel mais aussi dans le domaine pratique et physique. Rabelais préconise des exercices du corps et il n'oublie pas que les besoins physiques sont ceux qui dominent chez le jeune enfant. Il réserve ainsi une place importante dans son roman consacré à l'histoire des géants Pantagruel et Gargantua aux premières années de l'enfance. Le géant est un personnage symbolique puisque ses caractéristiques physiques provoquent des réactions physiologiques décuplées. Ces lignes en suscitant le rire du lecteur permettent d'affirmer l'importance du corps dans l'épanouissement de l'individu : en riant des grossièretés racontées le lecteur confirme que l'homme n'est complet que s'il comprend avec son esprit et se réjouit avec son corps. Le rire est indispensable à la santé de l'âme.

Qui est l'auteur de ces lignes ?

► Sa culture humaniste

Même si la vie de Rabelais nous est mal connue, on sait que très tôt il prend conscience de son intérêt pour la connaissance : moine dans la congrégation des franciscains, il choisit d'étudier le grec et à cause de cette étude jugée subversive (la connaissance du grec permettait de réfléchir sur les textes authentiques des Évangiles) il se voit contraint de quitter l'ordre. Il rejoint alors les bénédictins, plus ouverts sur les connaissances nouvelles. Plus tard, Rabelais s'intéresse au droit et à la médecine. Prêtre, juriste et médecin, il acquiert ainsi une connaissance complète : il a réfléchi sur les problèmes posés à l'homme dans ses aspirations spirituelles, dans ses relations sociales mais aussi dans ses fonctions physiologiques.

Les circonstances de l'écriture et de la publication

Rabelais se met à écrire assez tardivement cette histoire d'une famille de géants où il rassemble les idées que son expérience de médecin, de prêtre, d'homme de savoir avait fait naître. Il y adopte un genre en vogue à son époque en prenant pour héros des géants. Le choix de cette forme lui permet de développer des conceptions nouvelles dont le comique des situations cache le caractère subversif. Le succès éditorial du premier volume *Pantagruel* fut si grand que l'œuvre fut rééditée plusieurs fois du vivant de Rabelais. Suivront *Gargantua*, *Le tiers livre* et *Le quart livre*. Dès cette époque, on en apprécie le comique sous lequel les hommes de savoir découvrent la satire impertinente qui permet à l'esprit de renouveau de se répandre. La large diffusion est une conséquence de l'invention de l'imprimerie.

Découvertes d'une lecture

Gargantua vient de naître en criant « à boire » et son père Grandgousier qui a lui aussi un large gosier a choisi son nom en souvenir de son premier étonnement de père : « que grand tu as », c'est-à-dire « que grand tu as le gosier ». Dès ces paroles qui traduisent une évaluation pertinente de la situation par le roi Grandgousier, apparaît le sens des choix faits par l'auteur de cette chronique : donner son importance au jugement simple et juste, reconnaître la primauté du corps, permettre de trouver les plaisirs naturels. Inversement, il faut oublier les avis faux fondés sur des raisonnements obscurs, négliger les spéculations intellectuelles stériles et refuser ce qui est contraire à la nature.

Un jugement juste

L'éducation du très jeune géant est d'abord confiée à un homme de bon sens, un médecin qui préconise la construction d'une magnifique charrette pour promener l'enfant. Cet épisode est riche en significations. L'enfant dans la simplicité de son plaisir est proposé comme modèle. C'est une joie de le voir puisqu'un bel enfant est un spectacle réjouissant pour tous ceux qui vivent pour construire l'avenir et non pour préserver les acquis passés. La promenade en charrette est aussi un passe-temps agréable et instructif pour le nourrisson qui grâce à cette invention peut regarder son environnement. Rabelais a conçu une idée remarquable : les conditions dans lesquelles un enfant est déplacé à un âge où il est incapable de marcher sont un aspect important de cette première phase de l'éducation. Pour développer un jugement libre et juste, il faut apprendre très tôt à observer le monde. Or, ces pratiques n'étaient pas suivies, étant donné l'attention faible que les contemporains de Rabelais apportaient au nourrisson. Grâce à cet épisode fantaisiste, Rabelais valorise l'importance des premiers mois de la vie dans la construction de l'identité et rejoint ainsi les découvertes des psychologues du XX^e siècle. Lire les aventures des jeunes géants, c'est trouver des échos d'une connaissance sans cesse progressant sur les mécanismes psychologiques des nouveaux nés.

La primauté du corps

En redonnant de la valeur à l'enfant, Rabelais valorise de façon équivalente son équilibre physique ou physiologique ainsi que son éducation intellectuelle mais aussi pratique. En effet, on distingue deux phases dans la jeunesse de Gargantua : d'abord, il laisse son corps et ses besoins occuper sa vie, puis il se tourne vers des professeurs qui permettent le développement de son esprit. Mais, Rabelais ne renie jamais l'importance accordée à l'entretien du corps et à l'assouvissement de ses plaisirs. Symboliquement Grandgousier admirera « l'intelligence de son fils » parce qu'il vient d'inventer une merveilleuse façon de se torcher le cul avec « un oison bien duveteux » ! Dans les premiers mois de la vie, le corps manifeste par

son apparence le bon développement de l'enfant : ce sont la « bonne trogne » et les doubles mentons qui révèlent la santé de Gargantua. C'est aussi par le corps que le nourrisson communique avec son entourage : sa bonne humeur est certaine lorsqu'il ne crie pas ou va « dodelinant de la tête » et inversement les cris et pleurs sont un signe de son déplaisir auquel Rabelais recommande aux éducateurs de porter leur attention : « s'il advenait qu'il fut dépité, courroucé, fâché ou marri, s'il trépigait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant à boire l'on le remettait en nature, et soudain demeurait coi et joyeux. ». La phrase se développe grâce à une accumulation de verbes qui traduisent l'importance de ces manifestations physiques de l'humeur. La chute sur les mots « coi et joyeux » met en valeur l'objectif attendu, le bonheur de l'enfant. L'attention portée au corps permet à l'éducateur de faire progresser sa connaissance des besoins de l'enfant. Il peut ainsi adapter sa pédagogie à la nature de chacun.

Le respect de la nature

La nature donne la prééminence au corps sur l'esprit : Gargantua ne crie pas parce qu'il est tranquille et heureux mais « il se conchait à toute heure », car il était de nature « flegmatique », l'adjectif désignant ici une des natures humaines classifiées par le médecin Ambroise Paré. Cette référence montre combien le respect de la nature est un principe important pour Rabelais. À quoi sert la contrainte inutile de l'éducation ancienne ? Rabelais refuse cette absence de liberté et imagine quelques chapitres plus loin la vie dans une abbaye idéale, Thélème où la règle est « Fais ce que voudras ». Ici, Gargantua est heureux lorsqu'il boit du vin et personne ne l'empêchera de satisfaire ce désir qui lui apporte de la tranquillité même si cela renforce les tendances de sa nature « flegmatique ». Ses gouvernantes s'efforcent d'adapter leurs moyens au tempérament du jeune géant en inventant un jeu musical précurseur des instruments à percussions, aujourd'hui souvent premiers jouets musicaux des enfants : « pour le réjouir, au matin, faisaient devant lui sonner des verres avec un couteau, ou des flacons avec leur bouchon, ou des pintes avec leur couvercle, auquel son il s'égayait ». Il ne faut néanmoins pas occuper le nourrisson constamment puisque satisfait du jeu proposé, celui-ci peut aussi jouer avec son corps en l'utilisant comme un instrument, « monocordisant des doigts et barytonnant du cul ». Rabelais a observé les hommes et sait mettre en évidence par sa fantaisie débridée la confiance que nous devons avoir dans le fonctionnement de la nature. Cette attitude permet de favoriser l'épanouissement de l'enfant qui saura tourner son esprit vers la connaissance si on a préservé sa tranquillité naturelle.

Quelques traces à suivre



- Le film *Du baiser au bébé*, réalisé en 2009 par R. Zayan et Th. Berrot rentre en échos avec le texte de Rabelais en proposant une explication physiologique et psychologique des comportements des enfants dès les premiers instants de la vie.
-